

John Bonham

de Led Zeppelin, le plus grand batteur de l'histoire du rock, a désormais sa statue de bronze à Redditch (Angleterre). © BBC

CULTURE + MÉDIAS

Ceci est mon corps, dansé pour vous

SCÈNES

Au D Festival, comme dans toute la saison, un certain féminisme s'installe

► On n'est jamais mieux servi que par soi-même.
► Pendant qu'au Varia, des hommes donnent leur version (plutôt cliché) du féminin, au D Festival, les femmes contre-attaquent avec un féminisme qui vient des tripes.

La danse, lieu par excellence de la représentation du corps, participe logiquement à la définition du genre. Depuis les ballerines en tutu de l'Opéra Garnier et les danseuses étoilées aux abdos saillants de Béjart jusqu'aux corps brésiliens dénudés du dernier KunstenFestivalsArts, chaque époque utilise la danse pour illustrer ou questionner des canons de beauté, fortement sexués.

Alors que cette saison a été largement secouée par les révélations de harcèlement et de discrimination envers les femmes, il n'est pas étonnant que la danse contemporaine s'en fasse le reflet. Rien que ces jours-ci, Thierry Smits prend le parti déroutant de dessiner le féminin sur scène avec onze hommes dans *WaW*,

pendant qu'au D Festival, plusieurs femmes chorégraphient leur propre sexe dans des solos engagés. « *C'est dans l'air du temps, on ne peut pas y échapper* », nous confie Shantala Pépe, danseuse et chorégraphe programmée au D Festival avec le solo *Carcan* et le court-métrage chorégraphique *The Magma Chamber*. « *Ce qui se passe dans l'actualité, ça travaille une conscience collective. En tant qu'artiste, nous sommes vecteurs de ça*. » Mère d'un petit garçon de cinq semaines, la danseuse, qui a accouché par césarienne, a dû déprogrammer son solo ultra-physique de 50 minutes, *Despite Her*, pour ménager son corps et se

concentrer sur son solo de 12 minutes. Des aléas et des compromis qui résument à eux seuls la complexité d'être une femme dans la danse aujourd'hui et dans le monde du travail en général. Symbole probablement plus parlant que les images réductrices de *WaW* et ses hommes qui jouent à être des femmes. N'est-ce pas comme faire un film sur la condition noire avec des acteurs blancs et maquillés ?

Se libérer des carcans

Au D Festival, ce sont les femmes qui parlent des femmes. Avec sa pièce et son film, Shantala Pépe évoque l'image de la femme à travers le temps, son en-

fermement dans des archétypes – la maman et la putain – et comment se libérer de ces carcans. Féministe sans être revendicateur, son regard se veut sensible et graphique. Même engagement chez Lisa Da Boit mais avec d'autres références puisque son solo *Ferocia* s'inspire des combattantes kurdes mais aussi des textes de Simone de Beauvoir, Angela Davis ou Marguerite Duras. La chorégraphe italienne a développé toute une réflexion sur l'éthique au féminin et sur le paradoxe d'une force qui se loge aussi dans la fragilité assumée. « *L'éthique féminine ne me semble pas axée sur la réussite, le succès, mais plutôt sur l'envie de réparer ce qui est cassé, explique l'artiste. Ces valeurs permettraient de faire fonctionner le monde autrement alors que les gens sont déshumanisés, jetés. La force chez la femme ne vient pas du fait de s'imposer, d'oppresser, mais vient justement de cette fragilité, qui peut aussi être une force de révolution et de combat*. »

Au-delà de tout message politique, un corps de femme de 45 ans, passée par la maternité, dit déjà beaucoup sur une scène de danse. « *Je suis sur le plateau avec tout ce que j'ai vécu dans la*

danse, la vie, le monde du travail, la rue, poursuit Lisa Da Boit. *Rien que ça, être là, debout sur un plateau, c'est une forme de résistance*. » Attention, on peut être une femme chorégraphe et ne pas forcément porter de message féministe. Dans le même D Festival, Liesbeth Gruwez et son étonnant *Ah/Ha* déconstruisent simplement un corps qui rit. Le rire n'est pas du tout contagieux ici, mais se décompose au contraire en un froid et lent dépeçage. Alors que les visages se déforment, on perçoit les coulisses de ce rire, et tout ce qu'il peut contenir de pas si souriant que ça. Extases forcées, explosions inattendues, hilarité ambiguë : les danseurs font de ce rire une danse parfois sinistre, parfois cocasse, qui épuise les corps plus qu'il ne les transporte. Parfois le féminisme tient dans un parcours plus que dans un message. D'abord danseuse chez Jan Fabre, qui l'a notamment mise en scène dans un fameux solo sensuel où elle soumettait son corps à une goutte-à-goutte d'huile d'olive, Liesbeth Gruwez s'est aujourd'hui émancipée du regard des hommes pour créer son propre style. N'est-ce pas ainsi qu'on fait le mieux avancer la

cause des femmes ?

Autre preuve que le féminisme préoccupe intensément la danse contemporaine, Mercedes Dassy livrait en février dernier un solo subversif à la Balsamine. Dans *i-Clit* (qui sera repris la saison prochaine à Bruxelles), la danseuse et chorégraphe joue lascivement de son corps pour détourner l'hyper-sexualisation de la femme dans les médias et oser ses propres fantasmes. Depuis Beyoncé et la culture pop jusqu'au baroque et Véronique Sanson, Mercedes Dassy trouble notre regard dans des postures ultra-sexuées qui passeraient pour voluptueuses dans le clip vidéo d'une starlette mais flirtent ici avec la pornographie. Dans un jeu de fesses final, l'artiste nous met face à la chair féminine dans ce qu'elle a de plus affranchi et frontale. Une libération callipyge des plus radicales ! ■

CATHERINE MAKEREEL

« *Ferocia* » le 7/6 au Senghor et « *Ah/Ha* » les 8 et 9/6 aux Tanneurs. « *i-clit* » le 22/2 au C.C. Jacques Franck et le 20 au 22/3 à la Balsamine, Bruxelles.

► **P. 2 & 3 F(S), LE COLLECTIF QUI POURFEND LE SEXISME DANS LA CULTURE BELGE**

structures Les hommes surreprésentés un peu partout

Si les femmes s'affirment par la danse (lire ci-dessus), elles posent aussi des actes politiques. Voilà deux mois que la colère gronde. Deux mois que des femmes se réunissent en stoe-melings pour discuter d'actions possibles contre le « *sexisme structurel* » à l'œuvre dans la culture. Et voilà que lundi, au Théâtre National, le groupe F(s) donnait un tour plus militant à un mouvement de contestation qui rassemble aujourd'hui plus de 1.200 femmes. « *Ensemble, nous sommes ici pour rappeler notre invisibilisation systémique, clamait une délégation de près de 200 femmes sur les marches du*

théâtre. Chaque année sortent des écoles artistiques plus de femmes diplômées que d'hommes or, chaque année, nous sommes toujours plus nombreuses à être mises à l'écart du monde du travail. » Effectivement, les chiffres brandis ce jour-là en étendard sont interpellant : en arts de la scène, 70 % des 30 organismes les mieux financés sont dirigés par des hommes. Les nominés du Belgian Art Prize comptaient cette année quatre hommes et zéro femmes (le prix a finalement été annulé). Le conseil de l'art dramatique, qui donne des avis sur l'octroi des contrats-programmes en théâtre, est

composé de 11 hommes pour une seule femme. En littérature, 70 % des bourses ont été attribuées à des hommes en 2017. En musique classique, 90 % des subsides des contrats-programmes sont gérés par des hommes. En radio, 74 % des émissions des sept chaînes les plus écoutées sont animées par des hommes. Et la liste continue ainsi, révoltante, dans le cinéma ou la télé.

A propos de sa réforme des instances d'avis (lire *Le Soir* du 31 mai), la ministre de la Culture Alda Gréoli proposait pourtant quelques solutions d'apaisement, affirmant notamment

que le renouvellement de ces instances devait aussi être « *l'occasion d'y assurer plus de mixité. Je compte bien que les femmes engagées ces derniers temps dans des mouvements en ce sens, posent leur candidature pour faire évoluer les choses* ». Une déclaration qui ne tranquillise pas vraiment les actrices de F(s). « *Tout ça, c'est bien gentil mais ça reste de l'ordre de l'intention, du désir* », sourit tristement une des comédiennes à l'origine du groupe féministe. « *Nous voudrions au contraire que ce soit inscrit clairement quelque part, que la parité devienne une règle, ou même, pourquoi pas, une*

loi!, » s'exclame l'artiste entre deux mégaphones au Théâtre National, lieu dirigé par un homme, Fabrice Murgia, mais qui, il y a quelques semaines, nous confiait lui-même penser qu'il « *faudrait bien, un jour, en passer par des quotas* ». Harcèlement, dévalorisation systématique des femmes, discriminations de genre, copinage et manque de transparence des décisions politiques : les revendications féministes sont légions et ne risquent pas de s'essouffler vu la détermination de F(s) à « *rendre visible l'invisible* ». ■

C. Ma.